

Ce journal paraît tous  
les vendredis de l'année  
universitaire (novembre  
à mai) — les vacances  
exceptées :: :: ::

# L'ÉTUDIANT

AFFIRMONS NOUS!

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tien-  
nent à la clientèle des  
Étudiants feraient bien  
d'annoncer dans notre  
journal. C'est le plus sûr  
moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 12

MONTRÉAL : 7 FÉVRIER 1913

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

## “ L'Assassinat de Jumonville ”

Conférence donnée au Cercle Laval, le 28 janvier 1913  
par M. Alfred S. Labelle, E. E. D.

Monsieur le Président,

Messieurs,

Le sujet que je dois traiter devant vous ce soir est un de ceux qu'ont discuté longtemps et que discutent encore les historiens du Nouveau-Continent.

Je veux parler de la fin tragique de Villiers de Jumonville. Les deux nations intéressées dans cette affaire ont toujours tenté de faire retomber l'une sur l'autre la responsabilité de la mort de ce jeune officier. Aussi je ne viens pas ce soir avec la prétention d'apporter à ce débat une solution définitive, je veux seulement vous faire part du résultat de quelques recherches, qui, j'ose l'espérer vous aideront peut-être à démêler quelque chose dans cette mystérieuse affaire.

Je ne m'attarderai pas longtemps à raconter les détails de la mort de Jumonville; ils sont, — je crois — bien connus de vous. Permettez-moi seulement avant d'entrer en matière de vous faire un bref exposé de la situation politique dans laquelle se trouvaient les deux pays à l'époque de l'incident de Jumonville. Cela nous permettra de bien débayer le terrain et d'avoir une vue plus claire dans la discussion des responsabilités respectives des deux partis. La guerre de la Succession d'Autriche vient de se terminer par un traité signé en 1748 à Aix-la-Chapelle. La France et l'Angleterre ces deux vieilles ennemies, oubliant pour un moment leurs querelles séculaires, ont mis bas les armes et font presque bon ménage. Elles sont même réunies à Paris, pour y discuter, dans une conférence amicale, des frontières de leurs possessions respectives en Amérique, que la convention a oublié de délimiter.

Parmi les nombreux territoires qui font le sujet du litige, un, surtout, excite la convoitise des deux peuples. C'est une immense vallée sise sur les bords de la rivière Ohio et sur un parcours de près de 200 lieues, et occupant une position stratégique, dont l'importance ne saurait échapper à quiconque s'y connaît en art militaire. Aussi les deux nations la réclament-elles avec instance.

Pour la France cette lisière de terrain est d'une valeur considérable; c'est la seule voie de communication qu'elle ait entre la Nouvelle-France et ses possessions lointaines de la Louisiane.

Pour l'Angleterre, c'est la continuation logique du territoire de ses possessions de la Virginie et du Maryland.

Ces prétentions ardemment soutenues de part et d'autre devaient nécessairement donner naissance à de nombreux conflits qui n'étaient pas de nature à conserver l'harmonie que la convention d'Aix-la-Chapelle avait voulu établir entre les deux rivaux.

Ce fut la France qui ouvrit le feu.

Déjà, en 1749, elle avait pris solennellement possession du pays convoité, et fait défendre aux traitants anglais de s'y établir et même de le traverser. Voyant que ses défenses étaient restées lettre morte, les traitants anglais continuaient comme par le passé à traverser le territoire contesté, — la France résolut d'empêcher pareilles violations.

Elle élève alors trois forts; deux sur le lac Érié, et un au confluent de l'Ohio, et du Ouabache. Ces trois nouveaux postes furent placés sous le commandement de Le Gardeur de St-Pierre.

Robert Dinwiddie, gouverneur de la Virginie, considéra que cet acte était une violation du traité d'Aix-la-Chapelle, et fit sommer les Français de cesser leurs travaux. L'officier qui fut chargé de cette mission, fut le capitaine George Washington, le futur conquérant des libertés américaines, alors âgé de 20 ans.

Washington partit de Will's Creek, où son régiment était alors cantonné, remonta l'Ohio jusqu'à sa source et remit à M. de St-Pierre les lettres dont il était porteur. Le commandant français répondit qu'il enverrait cette lettre au gouverneur Duquesne et agirait suivant ses instructions. Cette réponse fut loin de satisfaire le bouillant Washington. Il aurait voulu quelque chose de plus précis. Néanmoins, il n'en laissa rien paraître et retourna à Will's Creek rendre compte de sa mission.

Sur ces entrefaites, M. de Contrecoeur, qui commandait dans cette région, fut informé que les Anglais se fortifiaient au confluent de l'Ohio et de la Monongahéla. Il tomba sur eux à la tête de ses troupes, et les força, par sa seule présence, d'abandonner leurs travaux. Il acheva lui-même le fort commencé et lui donna le nom de fort Duquesne. C'est là que se trouve aujourd'hui la ville de Pittsburg.

A cette nouvelle, Washington, qui depuis la mort de son chef, le colonel Fry, était devenu colonel, demanda aux gouverneurs du Maryland et de la Virginie de lui envoyer des troupes, mais sa demande étant restée sans réponse, il partit à la tête de son régiment et marcha vers le fort Duquesne. Il se rendit à un endroit appelé Grand Meadows (Grandes Plaines), où se trouvait déjà bâti un fort. Comme cet endroit n'était éloigné que de 12 lieues à peine du fort Duquesne, le sieur de Contrecoeur ne tarda pas à être averti de la présence de son ennemi. Il envoya aussitôt à sa rencontre un jeune officier français, Villiers de Jumonville, avec une sommation au nom du roi de France, d'avoir à rebrousser chemin et de se retirer aussitôt d'un territoire que les Français réclamaient.

On sait le reste. Jumonville, parti du fort Duquesne le 13 mai 1754, à la tête d'un détachement de 30 hommes, s'arrêta le soir du 17 dans un vallon pour y passer la nuit. Au point du jour, Washington, qui se trouve dans le voisinage, est averti de la présence des Français, marche vers eux et les attaque à l'improviste. Jumonville fait signe qu'il veut parler, le feu cesse, mais à peine a-t-il achevé les premières lignes de sa sommation qu'il tombe frappé par une balle. Les Anglais se précipitent sur son escorte, tuent dix soldats, et font les autres prisonniers.

Je dis, Messieurs, qu'un pareil acte dans le code des nations policées a toujours été considéré comme un assassinat.

En effet, c'est un principe essentiel de droit international que la personne du parlementaire est sacrée et que, porter la main sur elle est un crime horrible que réprouve tout peuple civilisé.

Que peut dire Washington pour sa défense? Quelles excuses valables peut-il donner pour se laver d'une telle accusation?

Aucune, évidemment. Il n'a pas même la ressource de plaider ignorance. Il ne pouvait se méprendre sur la mission de Jumonville. On était en pleine paix; la France et l'Angleterre discutaient à Paris les limites de leurs possessions réciproques. Un

(Suite à la page 4)

## Le Saint-Temps du Carême

Enfin nous y voilà! le Carnaval est fini. Le carême vient à temps reposer nos chers camarades; et leur permettra en même temps de travailler plus que jamais. Ça semble peut-être drôle de voir des gens capables de se reposer et de travailler ferme à la fois. C'est une faculté que seuls des étudiants peuvent posséder; cette faculté c'est celle du dédoublement de la personnalité, c'est le "moi et l'autre" de Jules Claretie.

Après le Mercredi des Cendres le "Moi" prend la place de "l'autre".

Le "Moi", c'est l'étudiant qui s'est bien amusé (au passé défini, jamais à l'imparfait), qui n'a jamais manqué l'occasion de se dégourdir les jambes dans un cotillon, ou de prouver à certains éditeurs de journaux jaunes, la vigueur de ses biceps dans le développement d'un argument... frappant.

Le "Moi", c'est le carabin toujours au poste, toujours debout quand il s'agit de boire à la santé d'une faculté, qui se porterait beaucoup mieux si les examens étaient meilleurs.

Le "Moi" c'est le charmant camarade qui s'embête tellement au cours qu'il croit de son devoir d'en avertir les copains, en leur lançant des boules de papier à la tête, ou en criant au milieu d'une lente péroraison de professeur—"Jimmy" ou "Boniface".

L'aimable "moi" ne lit que la "Presse" (la "Patrie" est en défaillance), jamais vous ne le voyez faire le sacrifice d'une pièce de 5 sous pour acheter l'"Étudiant". Vous n'y pensez pas, ce serait faire montre de trop de solidarité. Lire la prose d'un camarade, passe, à condition que ça ne coûte rien. Le même "Étudiant" sert à une douzaine de ces beaux "Moi". On se le passe à tour de rôle pendant le cours de 5 heures. Le silence alors est parfait et le professeur a toujours un air souriant, le vendredi soir.

Ou bien on forme des groupes de cinq ou six. Le plus petit, quant à la taille, ça va sans dire, tient le journal grand ouvert, et par dessus les épaules du premier, les plus grands allongent le nez et cliquent des yeux.

Et, fait remarquable, dirait Jules Fournier, la plupart de ces messieurs trop pauvres pour acheter l'"Étudiant" à 5 sous, se paient le luxe d'un mauvais cigare.

x x x

"L'autre", c'est toi, patient lecteur, qui lis notre modeste prose, et soutiens les efforts de ces quelques enthousiastes qui ont cru qu'un journal pouvait vivre à l'Université.

"L'autre", c'est le collaborateur qui nous envoie un article, ou nous écrit un conseil, en un mot qui s'intéresse au journal et lui apporte son aide.

x x x

C'est un temps de pénitence et de mortification qui commence.

J'ose espérer que, dans toutes les facultés à l'Université, les camarades pousseront le sacrifice jusqu'à oublier les sujets de discord, ou les griefs qu'ils pourraient avoir. Ils trouveront que l'"Étudiant" vaut la peine d'être lu, et sera d'autant plus intéressant que la collaboration sera plus variée et plus soutenue.

Camarades qui nous lisez, ce n'est pas à vous que ce discours s'adresse. C'est à ceux qui, de parti-pris nous ignorent, dédaignent l'effort intellectuel que nécessite la rédaction d'un article et montrent sur ce terrain, comme sur les autres, la belle apathie qui les engourdit et les tuera.

Camarades qui me lisez, passez ce numéro au voisin qui ne lit que la "Presse" ou la "Patrie", faites lui méditer ce petit article. Peut-être la grâce le touchera-t-elle?

Paul THIÉRMITE.

## Air retrouvé

Rien n'est fini. Tout recommence.  
Rupture toujours ajournée!  
C'est comme un vieux bout de romance  
Qu'on chanta toute une journée.

Un moment on croit qu'on l'oublie.  
On marche sans en avoir cure.  
Mais la ritournelle abolie  
Comme dans la mémoire obscure

Un beau jour qu'on prête l'oreille  
A des bruits vagues, l'on s'tonne  
D'entendre la "petite abeille",  
Qui dans sa ruche encoir chantonne.

Et voilà qu'on redit sans trêve  
Le bout oublié de romance.  
On retourne à son ancien rêve.  
Rien n'est fini. Tout recommence.

Jean RICHEPIN.

## Euchre-Bal

Vendredi soir dernier, avait lieu, à la salle Stanley, le bal des E. E. D., et des E. E. L., précédemment annoncé. La soirée fut éblouissante de gaieté et charmante de galanterie.

Dans la salle éclairée à giorno, la beauté attirante des Rosalinde rivalisait avec la blancheur (plastronnante) des Brummel universitaires.

Des hauteurs de la galerie, M. le juge Gervais surveillait, d'un oeil bienveillant, les évolutions des couples tournoyant et virevoltant sur le parquet ciré, aux accords entraînants de l'orchestre.

Les danseurs, ayant à leur bras celui de leurs compagnes, s'acheminaient, après minuit, vers un buffet copieux.

M. Ladouceur, président des E. E. D., et E. E. L., distribua, après le euchre, en même temps que des mots aimables et spirituels, des prix nombreux aux fortunés gagnants.

Nous félicitons le Conseil actuellement régnant de la faculté de Droit de ce succès mondain dont nous reparlerons plus longuement.

## National

LA FAMILLE PONT-BIQUET, COMEDIE  
EN 3 ACTES PAR A. BISSON

C'est une chose fort humiliante à avouer: je deviens gâteux. Je n'ai pu partager, hier, la quinte de fou rire qui secouait les entrailles des spectateurs à l'audition de cette caricature folichonne qui nous montre des êtres burlesques à la merci de hasards insensés et de combinaisons drôlatiques.

Ce n'est pas ma faute.

J'ai eu beau mettre toute ma bonne volonté et toute ma bonne humeur pour forcer ma rate à se dilater, je n'ai pu y réussir. Ce viscère s'est montré récalcitrant et rebelle à toute désopilation. Pendant que les femmes jetaient des petits cris étouffés, que les hommes roulaient de grosses notes joyeuses, je restais là figé comme un boudha de carton, essayant parfois un sourire fugitif.

Ce n'est pas que la pièce fût onéreuse! Au contraire.

Mais l'interprétation qu'on en donnait me semblait traînante et fatiguée; la vie et le mouvement qu'y dépensaient les acteurs me paraissaient trop factices et l'espèce de gaieté qu'ils y déployaient se révélait trop fardée de commande pour être communicative.

J'ai cru comprendre que les éléments manquaient à ce théâtre, pour jouer ces sortes de vaudevilles qui demandent une catégorie de comédiens d'un genre spécial et d'un talent particulier. C'est la seule conclusion qui se laisse tirer par la nuque.

G. DELOBELLE.

# Entre la poire et le fromage

"Je veux que la mort me frappe  
Au milieu d'un grand repas.  
Qu'on m'enterre sous la nappe  
Entre quatre larges plats".

DESAUGIERS.

Samedi dernier avait lieu, au Ritz Carleton, le seizième banquet annuel de l'École Polytechnique de Montréal. C'est une tradition établie depuis longtemps chez les futurs ingénieurs et architectes de faire les choses somptueusement, et nos amis de cette année, sous l'active direction de leur comité de régie, n'y ont pas dérogé. Bien au contraire! Nous serions même tentés de dire—si nous ne craignons l'âpre critique qui reproche régulièrement aux reporters d'employer toujours les mêmes clichés vieillissants—nous serions presque tentés de dire que ces "fraternelles arapées" ont obtenu un succès sans précédent. La présence d'un grand nombre de personnalités marquantes; l'entrain de bon aloi qui ne cessa de régner pendant toute la soirée; l'harmonieuse alternation d'anciennes et nouvelles chansons; le menu vraiment délicieux pour les esprits raffinés autant que pour les palais délicats. Jugez-en vous-même. L'explication s'ajoute:—

### Olives

Elles sont moins rondes que nos "pois verts" et moins architecturales.

### Amandes

A chaque mets que je touche  
Je me crois l'égal des dieux,  
Et ceux qui épargne ma bouche  
Sont dévorés par mes yeux.

### Canarde Sterlet

au sel d'Épson.

### Crème d'orge allemande

Et pourquoi pas l'œuf Gratin-doré?

### Pomme nature

Nous sommes au Ritz et non au paradis terrestre.

### Poulardes cocottes Printanières

Rôtées dans un four à coq.

### Velouté Chicorée

Et quand mon désir m'entraîne,  
Je me peins la Volupté  
Assise la bouche pleine,  
Sur les débris d'un pâté.

Suprême Selle d'agneau froide  
Sandwich entre deux électrodes.

### Gelée de menthe

Ici les mets qu'on m'apporte  
Sauront si bien m'arrondir  
Qu'à moins d'élargir la porte  
Je ne pourrai plus sortir...

Etc., etc., etc.

### Vins

"Cock-tail, Sauternes, Bordeaux,

Champagne";

De marbre ni de Porphyre  
Qu'on ne fasse mon tombeau.  
Pour cercueil je ne désire  
Que le contour d'un tonneau.

—La perfection du service, la richesse des décors, tout contribuait à faire la fête joyeuse et belle. Bref, ce fut un vrai régal, et triple régal: littéraire, gastronomique, et oratoire.

Notre sympathique ami, Joseph Landry, président de l'Association des étudiants de Polytechnique porta successivement les santés suivantes: Le Roi, Le Canada, La Province de Québec, L'Université Laval, Nos anciens et nos hôtes, l'École Polytechnique, Nos Professeurs, Les Facultés-sœurs, La Presse. Répondirent tour à tour l'Hon. Secré. Provincial, M. Jérémie Décarie, M. le chanoine G. Dauth, vice-recteur de Laval, M. J.-E. Vanier, architecte et président des anciens élèves de Polytechnique; M. Ed. Marceau, principal de l'école; M. Fyen, directeur; MM. Poivert et Mercier, professeurs. Puis vint le tour des confrères W. Lacroix, vice-président; Mandeville, président des E. E. M.; Gohier, représentant du McGill; Veilleux E. E. M., de Québec. Enfin M. Louis Dupire, du "Devoir", et notre camarade Lacasse, délégué de l'"Étudiant", fermèrent, avec M. J.-A. Beaulieu, avocat, la série des discours.

Nous voudrions pouvoir citer au long nombre de bonnes et belles choses qui furent dites en la circonstance, mais force nous est d'abréger. Contentons-nous de souligner deux beaux gestes et d'y applaudir de tout coeur: d'abord le cadeau de \$5000 que l'Université Laval fit à Polytechnique par l'entremise de son vice-recteur, et en deuxième lieu, l'engagement que prit solennellement l'hon. secrétaire provincial de faire

élever le subside du gouvernement de Québec à l'école de \$30,000 à \$60,000. Il y a lieu d'espérer que cette dernière promesse sera réalisée, puisqu'elle n'est pas électorale!... L'"Étudiant" vous félicite avec plaisir, confrères de Polytechnique, et tout particulièrement les amis Landry et Lacroix, principaux organisateurs de votre banquet, et lève... sa plume à la prospérité de votre école!

Antonin Bordeaux dit Clicquot  
familièrement appelé parmi ses amis,  
SOT TERNE.

## L'inconvénient

Le vieux garçon dit:

—Ainsi, Mademoiselle, vous vous refusez à croire qu'un homme puisse devenir malheureux à force d'être aimable ou, pour généraliser, que l'amabilité parvienne à causer le malheur?

—Faut s'entendre. Il y a amabilité et amabilité. Je pourrais vous montrer du doigt des jeunes gens trop aimables qui ont reçu des taloches pour avoir proposé des choses inconvenantes ou pour avoir volé un baiser. Si vous voulez parler de cette amabilité mal comprise, vous avez raison.

—Je sais mieux que personne que de gréons l'on s'attire en étant trop hardi. Mais je reprends ma proposition et je déclare qu'une amabilité permise, légitime peut faire des malheureux, tenez, par exemple, qu'à être trop aimable avec sa femme, un mari peut jeter le désaccord dans son ménage.

—Les maris aimables jusqu'à l'excès avec leurs propres femmes, à eux, sont si rares que vous seriez fort embarrassé, je parie, pour me citer un seul cas à l'appui de votre thèse.

—Mais nullement. J'ai un ami dont l'histoire sied on ne peut mieux.

—Heureux mortel d'avoir de tels amis!

—Je n'en suis pas meilleur. Mon ami Paul est l'unique enfant...

—Est-ce que je le connais? N'est-il pas blond?

—Vous verrez, vous verrez... c'est l'unique enfant d'une riche famille. Une grande intimité nous unit; nous avons fait notre cours classique dans la même classe, nous avons manqué ensemble les mêmes cours de droit, nous plaifions l'un contre l'autre dans le même palais de justice et enfin nous avons été reçus dans les mêmes salons. Nous sommes ce qu'on appelle communément une paire de vieux amis. Nous nous disons tout: il s'empresse de me raconter ses joies et je lui fais partager mes soucis. Il est constamment de bonne humeur et prêt à rendre service. Bref c'est un de mes amis; comment ne serait-il pas charmant? Hum! Et il est bon dans toute la force du mot: pas l'ombre d'une aventure, pas la moindre petite liaison louche!

Paul est surtout très habile de ses doigts. Lorsque, pour quelque raison, les hommes n'étaient pas à la maison, que sa mère était seule, il lui servait de femme de chambre et, ma foi, il était à la hauteur de sa nouvelle fonction. Il agraffait les corsages les plus difficiles et les oeillets essayaient en vain de se cacher sous les recoins des volants et de se faufiler dans les fines dentelles. Il fit avec ses parents un voyage en auto à travers l'Europe. C'est alors surtout qu'il se perfectionna dans son art d'habilleur. Aux grands hôtels, la camériste remplissait son emploi. Mais lorsqu'ils s'arrêtaient, au gré de leur caprice, le long des routes poudreuses d'Espagne et d'Italie dans ces pauvres auberges où la femme de l'hôtelier suffit à tout le service, Paul alors développait ses talents.

Au retour, il se maria. Il épousa une charmante petite femme. Les femmes de nos amis sont toujours charmantes! Elle aimait Paul avec tendresse; il lui rendait bien le change. Ils étaient faits pour s'entendre, gravir la main dans la main l'abrutit sentier de la vie.

Ils partirent pour leur voyage de noces. Arrivés à New-York—Paul me donna tous ces détails au retour—they montèrent dans leur chambre. Je laisse à votre imagination le soin de reconstituer la scène intime qui eut lieu. Qu'il vous suffise de savoir que le temps passa très vite et qu'ils furent surpris par l'heure du souper. La nouvelle épouse devait changer son costume de voyage pour une robe d'intérieur. Paul sonna une bonne, mais elles ne sont jamais là quand on les désire, tout comme les hommes de police. Et le temps pressait! Paul hésita, réfléchit. "Je pourrais peut-être essayer de la remplacer?" —"Oh! non, Paul, vous abimeriez vos petits doigts!"

# A. E. Ste-Marie Ltée.

ANGLE SAINTE-CATHERINE ET AMHERST

Fourrures, Chapeaux, Cravates,  
Cols, Gants, BERETS, Etc., Etc.

N. B. — 10 p.c. d'escompte aux ETUDIANTS sur présentation de leur carte d'identité

## L' "ETUDIANT" ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

### La Banque d'Épargne

De la

CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL  
Fondée en 1846

Actif total au-delà de \$33,000,000  
Nombre de déposants, plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 succursales à  
Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Épargne, faisant affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant

Nous vous résérons toujours l'accueil le plus courtois, que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Épargne

Pour vos articles de

## MERCERIES

n'oubliez pas le

### "Royal Store"

271 Sainte-Catherine Est

Vous trouverez ici les chemises, cravates, sous-vêtements les plus choisis.

La maison tient en vente les faux-cois "Lion Brand" et un fameux chapeau. Spécial à \$1.50.

Étudiants, l'on fera une réduction libérale.

A. O. LUSSIER, Gérant.

Mais Paul était déjà à l'oeuvre, et malgré la profusion d'épingles parsemées au hasard dans la précipitation du départ il n'écorcha pas ses "petits doigts" et aucune gouttelette de sang ne vint rougir ses ongles. Et il ajusta sans encombre la robe d'intérieur. La petite femme, quand elle le vit si adroit, ne voulut plus de bonne; en l'air de miel, on se passe des tiers, autant qu'on le peut.

Elle était trop heureuse pour réfléchir. Mais après l'enfièvrement des premiers jours, alors qu'elle caressait le souvenir de leurs premiers instants à deux, cette dextérité de son Paul la surprit. Et le doute Spectre myope et sourd qui, fait de jour

[et d'ombre]

Montre et cache à la fois toute chose à demi, s'empara de son être. Elle se dit: "Les hommes ne naissent pas aussi adroits. Que de femmes il lui a fallu habiller pour acquérir tant d'expérience!" "Et son imagination chevaucha et elle en vint à soupçonner les pires choses sur le compte de ce bon Paul. Pendant deux ans, leur ménage fut un enfer; toujours sur le qui-vive, elle le surveillait étroitement et il fallait voir les scènes de tragédie quand une femme avait l'audace de lui parler. La bonne conduite de Paul dissipa les ténèbres du doute, mais elle n'est pas encore tout à fait rassurée.

Et voilà comment il se fait, conclut le vieux garçon avec un large geste de triomphe, que mon ami Paul devint malheureux par trop d'amabilité. S'il n'avait pas eu l'amabilité de s'offrir pour remplacer la femme de chambre, il aurait vécu heureux et aurait eu beaucoup d'enfants! Tandis qu'à présent!...

Louis VEILLEHAUT.

## OXYGENE

Chimiquement pur pour l'usage  
médical

Fourni en cylindre avec inhalateur

### Pharmacie Laurence

Coin ST-DENIS et ONTARIO, Montréal

### "LE PHOTOGRAPHE CONNU"



249 RUE SAINTE-CATHERINE EST  
Près Sanguinet, MONTREAL

TELEPHONE: Bureau Est 5556  
Rét. Est 229

## MAISON BOLTE

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-DENIS.

MM. les Etudiants y trouveront de la crème à la glace pour eux et d'excellents chocolats pour "elles"

## JOHN GERACIMO

320 RUE SAINTE-CATHERINE  
près de la rue Saint-Denis.

Le Restaurant populaire où les Etudiants reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!

TEL. BELL EST 4683.

### "Rentiers en 20 Ans"

La Caisse Nationale d'Economie

(Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, ch. 93). Capital inaliénable accumulé: \$700,000. Versements mensuels: 25 ou 50 centimes.

Les membres de la Caisse Nationale d'Economie, retireront chaque année, après 20 ans de sociétariat, Dix ou même Quinze fois plus de revenus, sur leur placement, que si, individuellement ils avaient placé leur argent à intérêt composé. La rente qui leur sera payée, leur vie durant, est INCASSABLE et INSAISSISSABLE.

Pour renseignements:

ARTHUR GAGNON, administrateur, 296 Boulevard Saint-Laurent, Montréal.

## Conseils à la jeunesse

Donnez votre argent, si vous en avez, mais jamais votre signature.

Choisissez bien vos amis; réfléchissez avant de vous donner; mais quand vous vous êtes donné, que ce soit pour la vie. Aimez vos amis pour eux-mêmes; qu'ils sentent chez vous la chaleur du cœur et vous la sentirez chez eux; il n'est rien de plus doux.

Livre ton secret si tu veux, mais jamais celui des autres.

Il n'est pas de vice plus bête que le goût de la boisson; bon, vraiment pour les imbéciles: il suffit d'ouvrir le cou et le gosier comme la cigogne qui avait avalé un os; la cigogne fut victime du renard. L'ivrogne est victime de sa passion qui ne le lâchera pas.

Quand on est jeune, on boit, par sottise vanité, non par goût. La boisson en excès écoule comme l'ivrogne. Non, on fréquente d'abord les cabarets pour "faire l'homme", pour rencontrer les camarades, pour tenir figure à côté des grands pour passer le temps. Il n'y a que demi-mal. Puis on veut se faire remarquer, on péroré, on boit; on se vante de pouvoir boire beaucoup; on fait assaut d'intempérance avec des malins qui vous excitent pour se faire payer la tournée; on jure qu'on a la tête solide, juste au moment où l'on prouve qu'elle est fêlée.

Le buveur est un pauvre homme. Quoi de plus disqualifié que l'ivrognerie: on ne la trouve plus que dans le rebut de la société.

Pour l'absinthe et le cabaret, il faut prendre une attitude très nette et, tout de suite, dès la première invitation: "Je refuse, je n'en bois pas". Ce parti-pris doit être formel et même rude au besoin. A ceux qui insistent, une seule réplique: "Non, moi, jamais. Abrutis-toi si cela te plaît".

J'aborde un sujet délicat: ce sont les relations des jeunes gens et des jeunes filles. Le conseil que j'ai à donner est simple: que le jeune homme traite les jeunes filles comme ses sœurs; que la jeune fille traite les jeunes gens comme ses frères.

Le plus souvent on est enclin de part et d'autre à la timidité; on est ému sans savoir pourquoi. Cette timidité, il faut la vaincre, car elle vient de l'orgueil; on se demande si l'on n'est pas ridicule, et on le devient par crainte de l'être. C'est cette timidité par orgueil qui fausse le caractère des relations cordiales, sincères et droites qui doivent exister entre filles et garçons.

S'il est bien entendu que l'on reste, des deux côtés, sur le pied d'une bonne camaraderie fraternelle, tout est arrangé. On se regarde franchement, les yeux dans les yeux on se rencontre sans embarras; on reste libre et surtout, on ne se monte pas la tête.

Les romans et les confidences vous portent à mille extravagances. On nourrit en soi des espoirs et des pensées de l'autre monde qui ne se réalisent jamais et qui troublent souvent, toute l'existence.

Il est naturel que le jeune homme et la jeune fille pensent qu'ils se marieront un jour, qu'ils commencent même à distinguer celui ou celle qu'il leur serait doux d'aimer toute leur vie. L'amour est un sentiment très sain et très noble. Mais c'est comme l'amitié, il faut bien réfléchir plus encore avant de se donner. Le cœur est ce que nous avons de plus précieux, c'est par lui que se fait la palpitation de la vie; il ne faut pas le prodiguer.

x x x

Le proverbe dit: "Il n'y a pas de sottis métiers; il n'y a que de sottés gens", et il a bien raison. Tous les métiers sont bons, dès qu'ils assurent la subsistance de l'homme et de sa famille par le travail et par un usage judicieux des facultés dont la nature nous a doués.

Mais il est très difficile de savoir à quelle profession est apte chaque individu. Il y a très peu de jeunes gens dont les facultés soient assez caractérisées pour leur révéler à eux-mêmes et pour révéler aux autres leur véritable vocation.

J'ai eu l'occasion, une fois dans ma vie, de découvrir chez un enfant des aptitudes artistiques. Le fait a été mis dans les gazettes, et je puis le raconter pour en tirer une leçon.

Je visitais, un jour, un orphelinat près d'une grande ville. On me montrait, comme cela se fait d'ordinaire, les cahiers et les compositions des élèves: les dessins étaient exposés au mur de la classe. Je remarquai un de ces dessins; je demandai qui l'avait fait, on me désigna un enfant d'une dizaine

d'années, un bambin à la mine réjouie et au regard bleu très doux.

En voyant ce bambin, je me demandai s'il était véritablement l'auteur du dessin et si son maître n'y avait pas mis la main. Pour savoir à quoi m'en tenir, je dis à l'enfant: "Assieds-toi à cette table en face de moi; dessine la tête de chien qui sert de pommeau à ma canne, et moi je dessinerai ton portrait". Il prit un crayon et fit un croquis très juste; je reconnus ainsi qu'il était bien l'auteur du dessin exposé.

Le maire de la ville m'accompagnait. Je le priai de s'occuper de l'enfant. On le tira de l'orphelinat et on le plaça dans une école de dessin; il fit de bonnes études, fut envoyé avec une bourse à l'École des Beaux-Arts. Il vient d'obtenir le grand prix de Rome. S'il continue à travailler, il sera sans doute, un artiste distingué. Chez celui-ci la vocation était réelle. Je me demande cependant, par quel mérite singulier son dessin a pu me frapper au point d'avoir prévenu sa carrière et d'avoir pris sur moi d'en décider: parmi tant de travaux d'écoliers que j'ai vu dans ma vie et auxquels je n'ai prêté qu'une passagère attention, pourquoi celui-ci m'a-t-il attiré, séduit? Le hasard y est bien pour quelque chose...

Il ne faut pas compter sur les hasards analogues. Cependant on peut dire qu'un jeune homme de valeur se distingue très vite aux yeux de ceux qui ont intérêt à l'observer, soit un professeur, soit un patron. La carrière dépend souvent d'une circonstance fortuite où le vrai mérite se distingue. Il faut toujours être sur le qui-vive, et ne rien négliger de ce qui peut attirer sur soi l'attention. Vingt fois celui qui a qualité pour en décider, passera inattentif; mais la vingt-unième fois il s'arrêtera et le sort se prononcera en votre faveur, à ce moment-là.

Le choix d'une profession dépend de mille causes plus fortes, souvent, que la volonté de chacun de nous. Le plus sage est de s'entendre, parents et enfants pour prendre le meilleur parti. Les parents ont l'expérience et la connaissance des choses et des hommes; ils sont de bon conseil, mais il faut que de leur côté, ils ne substituent pas leurs désirs propres ou leur manière de voir aux tendances et aux préférences de l'adolescent. Il est bien entendu que je parle non-seulement des jeunes garçons, mais aussi des jeunes filles: car à l'époque où nous sommes, les deux sexes ont besoin d'être armés pour la vie. Le travail est la plus sûre sauvegarde de la moralité, la seule garantie de l'indépendance.

Les professions où une jeune fille peut réussir sont très nombreuses maintenant; l'enseignement, les administrations, les banques, le commerce, la littérature, les arts; il y a des femmes médecins, des femmes avocats, des femmes écrivains; il y a des femmes cochers et des femmes chauffeurs. Seule l'armée est encore réservée aux hommes. Il est vrai qu'il y a des hommes couturiers, mais cela ne fait pas la compensation.

Donc, jeunes gens et jeunes filles, dès qu'ils sortent de l'enfance, doivent se préoccuper du choix d'une profession.

Il faut d'abord s'assurer une instruction suffisante. Pour entrer dans la plupart des carrières, on doit, maintenant passer un examen. Ne vous y trompez pas: c'est un procédé de la vie sociale pour écarter des meilleurs emplois, les moins sérieux et les moins laborieux. Dès ce moment, le débutant donne sa mesure; en cas d'échec, qu'il n'accuse pas le sort, qu'il s'accuse lui-même.

Lire, écrire, compter, mettre l'orthographe, connaître les éléments des sciences et de l'histoire, c'est le moins que l'on puisse exiger. L'école primaire donne ce premier enseignement et l'on peut dire que ce bagage suffit à la plupart des hommes.

Cependant je crois devoir conseiller une certaine connaissance d'une langue étrangère, et surtout de l'anglais. Aujourd'hui, les voyages sont si faciles que tout homme un peu actif sera probablement amené, au cours de son existence, à vivre quelque temps à l'étranger. Celui qui ne connaît qu'une langue est un manchot. Suivez les cours du soir, et apprenez l'anglais, la dactylographie et le dessin. Bien des fois dans votre vie, vous vous félicitez d'avoir suivi ce conseil.

Ainsi armé, vous êtes prêt à entrer dans la profession sur laquelle votre choix se portera, à moins que vous n'ayiez des ambitions plus hautes et que vous ne vous sentiez capable d'aborder les carrières libérales. Elles sont plus séduisantes; mais méfiez-vous, tout ce qui luit n'est pas or. Plus d'un bourgeois en redingote, médecins sans clients, avocats sans causes, artistes sans

## Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

## NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 7 FEVRIER 1913.

### "La FEMME du CONDAMNE"

## THEATRE - NATIONAL

SEMAINE DU 7 FEVRIER 1913.

### "L'EVENTAIL"

commandes.—envient parfois le sort de l'homme plus modeste qui a visé plus juste en visant moins haut.

x x x

Je veux encore vous dire ma façon de penser sur un genre d'emploi qui tente beaucoup la plupart des jeunes Français, ce sont les fonctions dans les administrations publiques, les chemins de fer, les grandes industries, les banques, etc.

Devenir gratte-papier, gagner tout doucement sa vie à attendre la retraite, c'est le rêve de beaucoup d'entre eux. Qu'ils prennent garde, eux aussi, d'être pris pour dupes par ce calcul simpliste.

Celui qui entre dans les fonctions publiques est à peu près certain de végéter toute sa vie; il ne fait pas doute, en tous cas, qu'il sera le subordonné de quelqu'un toute sa vie.

Une existence étroite, mesquine et, d'ailleurs, servile, voilà le sort des employés; serve, c'est en particulier sur ce dernier point que j'insiste. Si vous connaissez d'avance, tous les petits déboires auxquels vous vous exposez en vous subordonnant à l'humour et parfois au caprice des supérieurs, vous hésiteriez beaucoup. La première pensée d'un homme libre doit être de garder sa liberté.

Reste l'industrie, le commerce, l'agriculture, et la multitude de professions qui sollicitent l'attention des jeunes gens. Je ne puis évidemment entrer, ici, dans le détail; mais je dois dire qu'il vaut mieux, autant que faire se peut, rester dans la profession paternelle ou familiale, et s'éloigner le moins possible des lieux où l'on a vu le jour.

La ville attire le jeune paysan. Il s'apercevra plus tard,—trop tard—que la vie urbaine, avec ses séductions et ses tentations, cache sous ses fleurs un abîme de peines et de misères. La vie est chère, la place restreinte, et la concurrence sauvage. On cite toujours ceux qui ont gagné à ce jeu du hasard; mais on ne parle pas de ceux qui ont perdu, qui ont dilapidé leur vie et qui sont morts à l'hôpital, seuls et abandonnés de tous.

Donc, se préparer pour une bonne et solide instruction, s'appuyer le plus longtemps possible sur la famille—sauf les voyages d'études ou d'apprentissage—ne pas sortir des horizons familiers sans savoir exactement où l'on met le pied, ne tenter les grandes aventures, coloniales ou autres, que si on se sent les reins solides et le cœur bien attaché; le parti une fois pris, persévérer et ne pas multiplier les risques en croyant que l'on multiplie les chances, tels sont les conseils généraux qui peuvent aider un jeune homme ou une jeune fille au moment où ils vont se prononcer sur le choix d'où dépend tout leur avenir.

x x x

Avant de finir, le conseil suprême, supérieur à tous les calculs, à toutes les réflexions et à toutes les combinaisons, si souvent déjouées par le sort: Probité, Travail. Un point c'est tout.

Avec cette simple devise, toutes les carrières sont bonnes et on réussit dans toutes. Comme j'aime à parler par apophtegme, vous me permettrez bien de finir par la devise inscrite sur la maison de Jeanne d'Arc:

"VIVE LABEUR"

Gabriel HANOTAUX,  
de l'Académie Française.

—L'alcool, poison, abrutit et conduit à la misère.

## Chez les Etudiants en Médecine Vétérinaire

L'élection du nouveau Comité de Régie, a donné les résultats suivants:—

Président: W. Turcot.  
1er Vice-Président: H. Villeneuve.  
2me Vice-Président: J.-A. Théoret.  
Secrétaire-Trésorier: L. Cousineau.  
Conseiller, 3ème année: J.-M. Brault.  
Conseiller 2ème année: John Shannon.  
Conseiller 1ère année: H. Simard.  
Maître de Chapelle: Méd. Lefebvre.  
Porte-Drapeau: J.-A. Picard.

La lutte a été très chaude, surtout à la Vice-Présidence, mais l'élection s'est faite amicalement, dignement et tous semblent satisfaits du résultat. Succès et bonne chance aux membres du nouveau comité.

Au président sortant de charge, Monsieur Charles Sauvé, nous tenons à témoigner notre plus grande reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour la Faculté.

Espérons que le nouveau président saura prendre exemple sur lui et faire autant de bien à la Faculté.

Nous avons eu vendredi soir dernier, une fort belle conférence sur le militarisme, en ce qui regarde le docteur en Médecine Vétérinaire. De fort belles positions ont été créées à Ottawa, a dit (en français) le colonel Biggar. Avis donc à ceux qui ont du goût pour cet art. Le Médecin-Vétérinaire peut devenir inspecteur de lait, de viande, des maladies contagieuses, conférencier hygiéniste, conférencier agricole, lieutenant dans l'armée au salaire de \$1,750, jusqu'à \$2,700. L'on voit que cette profession, qui n'est pas encombrée, offre un large champ où l'on peut mettre en activité toute son énergie, tout en offrant de belles positions lucratives.

L. G.

## Le Gouverneur au Palais

C'était fête au Palais...

"Du temple de la justice", orné partout de festons magnifiques, le peuple en foule inondait les portiques.

Le corps austère et majestueux des magistrats enveloppés dans leurs amples toges noires; l'armée des défenseurs de la veuve et de l'orphelin; le grand nombre des curieux; tout ce monde était venu souhaiter la bienvenue à Son Altesse le Duc de Connaught, désireux de visiter au moins une fois dans sa vie, l'autre de la chicane mont-réalaïse.

A onze heures, le gouverneur arrivait en auto, accompagné de sa suite. Aussitôt, il se fit un mouvement dans la foule, avide de voir et d'entendre.

Le duc s'avança entre une double haie de massiers en grande tenue, et s'arrêta sous un grand dais disposé au-dessus du seuil.

A son tour, le shérif Lemieux, revêtu de son costume si pittoresque, (tricolore, mais teau violet, rabat en dentelle, souliers de chez Dussault, rue Sainte-Catherine, près Saint-Denis) vint, en sa qualité d'amphytrion du Palais, recevoir son Altesse. Puis, commença la série des discours... voir la "Presse" et le "Devoir", etc.

## "L'Assassinat de Jumonville"

(Suite de la 1ère page)

soldat comme lui, habitué dès son bas-âge au métier des armes, (il n'avait alors que 21 ans et déjà il était lieutenant-colonel), un soldat comme lui, dis-je, devait savoir, qu'on n'entre pas en guerre sans mettre son adversaire en demeure d'une façon formelle. Washington avait-il reçu une mise en demeure? En avait-il envoyé une à ses adversaires? Non, il n'y avait rien qui pût lui faire croire de quelque façon que ce fût que les hostilités étaient réouvertes, et partant rien qui pût lui permettre de traiter les Français en ennemis. La guerre est un duel entre gens d'honneur, et on ne doit jamais s'écarter des règles que les nations policées ont établies comme une barrière infranchissable contre les instincts sauvages et barbares.

Avant de tirer sur les Français comme sur des lions pris au piège, Washington aurait dû d'abord s'assurer qu'ils n'étaient pas animés d'intentions pacifiques. Qu'avait-il à craindre? Il avait avec lui près de 600 hommes et les Français n'étaient qu'une poignée, trente tout au plus. Est-ce que par hasard cette petite troupe avait tellement émoussé son courage qu'il aurait craint de lui parler autrement qu'à coups de fusil? Mais ceci est un argument de fait, passons maintenant à l'argument de droit.

Un auteur américain, Wharton, a défini ainsi l'état de guerre: "Il y a, dit-il, guerre proprement dite lorsque toute une nation est en guerre avec une autre, et que tous les individus qui forment une des deux nations ont la permission de commettre à l'égard de tous les individus qui forment l'autre nation, des actes d'hostilité dans les limites permises par les lois de la guerre".

Cette définition de la guerre, tirée du droit international américain d'aujourd'hui est en tout semblable à celle du droit anglais, en vigueur du temps de Washington.

Voyons si cette définition s'accorde avec les événements.

Les deux nations tout entières étaient-elles en guerre? Non.

Washington ne peut montrer aucune instruction de son gouvernement lui ordonnant de traiter "tous" les Français en ennemis. Bien plus la rebuffade qu'il avait reçue des gouverneurs des autres possessions anglaises, lorsqu'il leur demanda des secours pour son expédition semble prouver d'une façon irréfutable que sa conduite n'avait pas leur approbation. C'est donc de sa propre initiative qu'il s'était mis en campagne.

Quant au commandant français, le sieur de Contrecoeur, il ne saurait y avoir de doute à son sujet. Ses instructions, si l'on en croit l'abbé Ferland, lui recommandaient "d'agir avec beaucoup d'honnêteté envers les anglais, mais de s'opposer aux établissements qu'il voudraient faire à l'ouest des Alleghans" (1) Cela n'équivaut pas je crois à une déclaration de guerre, et Contrecoeur ne faisait que se conformer à la lettre de ses instructions en envoyant ainsi Jumonville en parlementaire.

Mais il y a plus. Non seulement Washington avait toutes les raisons de croire que la mission de Jumonville était toute pacifique, mais il avait même été témoin de signes et de gestes sur la portée desquels il ne pouvait se tromper.

En effet lorsque Jumonville se vit entouré par les soldats anglais il manifesta d'une façon non équivoque son désir de parler.

(1) Ferland, E 11, P. 505.

(A Suivre)

## Monsieur le juge Mathieu

Monsieur le juge Mathieu, Doyen de la Faculté de Droit, a été victime d'un accident, jeudi soir dernier. Il s'est fracturé une jambe à deux endroits.

Les étudiants de Laval et en particulier, les étudiants en droit ont été péniblement affectés par cette nouvelle.

Tous forment des vœux pour le rétablissement de leur dévoué professeur et son prompt retour parmi eux.



PRESCRIPTIONS HYGIENIQUES QUI DOIVENT ACCOMPAGNER LES EXERCICES PHYSIQUES, PAR LE Dr. HENRI LASNIER

10.—Travailler au grand air est l'idéal, la caractéristique de toute méthode rationnelle. —Une éducation physique complète ne peut se faire en chambre, ou dans un gymnase fermé.

Il y a des circonstances telles que: pluie battante, neige, froid extrêmement vif, où les exercices ont forcément lieu à l'intérieur, où il faut même fermer pendant quelque temps au moins, toutes les issues. Dans ces cas sans refroidir trop complètement l'appartement on doit renouveler souvent l'air.

20.—Les exercices physiques ne doivent pas avoir lieu immédiatement après les repas.—Dans le cas de travail modéré, un intervalle d'une heure est suffisant pour les enfants. Mais chez les adultes, il convient d'attendre beaucoup plus longtemps.

Chaque fois que l'on veut se livrer à des exercices violents, ou produire de grands efforts, il est préférable d'attendre la fin de la digestion, c'est-à-dire 3 ou 4 heures. Mais il ne faut pas non plus le matin, à jeun, exécuter un travail considérable.

30.—Avant le travail, il est indispensable d'enlever tous les vêtements inutiles et gênants.—La meilleure tenue est la suivante: La torse nu, un pantalon de toile, court ou long, maintenu par une ceinture légèrement élastique. Les chaussures légères ou simplement pieds nus, suivant les circonstances atmosphériques, les dispositions personnelles du moment, ou encore le genre d'exercice à exécuter, ajouter un tricot de laine ou de coton, ou une chemise molle.

En ce qui concerne particulièrement les exercices élémentaires, les vêtements ne permettent en aucune manière de contrôler la correction des mouvements.

Le travail exécuté, le torse nu, est indispensable pour apprendre le mécanisme des mouvements: il permet de juger de l'aspect extérieur du corps, de voir quelles sont les parties faibles ou mal développées, de constater les défauts ou déformations.

Dans un travail collectif, ce genre de travail permet aux sujets de s'étudier réciproquement, de constater les progrès de leur développement extérieur, et d'apprendre sur le corps lui-même le jeu et le rôle des différents muscles. Lorsqu'on exécute seul les exercices élémentaires, il y a intérêt à travailler devant un glace de grandeur suffisante pour qu'on puisse se contrôler soi-même.

40.—Il est de toute nécessité pour éviter les refroidissements, après le travail, que les vêtements ne soient jamais mouillés par la sueur.—Il faut donc se dévêtir suffisamment ou avoir des effets de travail spéciaux.

Plus on est vêtu, plus on entre facilement en transpiration. (Dans le cas d'obésité où il y a intérêt à faire transpirer, on recommande le tricot (sweater). Mais les vêtements mouillés par la sueur, non seulement sont la principale cause des rhumes et des bronchites, mais encore ils laissent au corps une impression très désagréable.

Celui qui a éprouvé cette impression cherche tout naturellement à en éviter le retour, s'il est trop vêtu ou si on l'oblige à être trop vêtu, en fournissant, lorsqu'il travaille, des efforts moins violents.

Une tenue légère évite ces inconvénients et excite en outre l'organisme à produire du travail.

(A Suivre)

## Feue Madame N. Pérodeau

Nous avons appris avec un bien vif chagrin la mort de Madame N. Pérodeau, l'épouse de notre Professeur de Procédure Notariale, à la Faculté de Droit, l'Hon. N. Pérodeau.

A la famille éprouvée, l'"Etudiant" offre ses condoléances les plus respectueuses et les plus sincères.

## Nationoscope

FONY L'ESPION, DRAME EN 10 TABLEAUX PAR L. GUYON

Il est ennuyeux pour un carabin d'être collé à un examen, pour un professeur de se faire huer, pour un conférencier myope d'oublier ses lunettes; il est ennuyeux pour une cantatrice d'avoir le rhume de cerveau, pour une actrice d'être laide et sans talent, pour un directeur de se faire taper dessus; il est ennuyeux pour un mari de payer la couturière de sa femme et pour un amant de se sauver par la fenêtre en oubliant ses chaussures; il est ennuyeux pour un collègue de se faire pincer quand il embrasse la cuisinière; il est ennuyeux d'avoir un bouton sur le nez et d'en manquer à son pantalon, le soir où l'on va rendre visite à sa bonne amie; il est ennuyeux d'avoir des cors aux pieds quand on va au bal; il est ennuyeux de monter en tramway, vers six heures du soir, parce que ça sent mauvais et que le véhicule encombré ne vous dépose jamais à destination; il est ennuyeux de souper avec une femme et de ne pouvoir régler la note; il est ennuyeux pour un juge de souffrir de (cystite,) au tribunal, et pour un amoureux d'avoir la colique, en plein salon.

Evidemment, toutes ces choses et bien d'autres encore sont fort désagréables, mais aucune d'elles n'est comparable à l'embêtement prodigieux qu'éprouve un chroniqueur dramatique quand, au lever de rideau du 1er acte, il sent une bonne petite puce lui escalader gentiment les tibias.

Rien ne saurait décrire la difficulté angoissante qu'il a de suivre l'action de la pièce et le jeu des acteurs en même temps que la lente progression ascensionnelle de ce "grain de tabac à ressort".

Mon épiderme, peu habitué à ce genre de caresse, en fut terriblement mortifié et conserve encore, à l'heure où j'écris, les marques rougeaudes des embrassements incendiaires de cet insecte domestique.

Une douleur cuisante—que je ne connaissais pas encore—m'obligea de quitter la salle, au commencement du spectacle.

Je gagnai précipitamment mon domicile et tout en me plongeant dans l'onde tiède, je regrettai de n'avoir pu retransmettre à mon agréable voisine de fauteuil l'intéressant cadeau qu'elle m'avait offert sans que je lui en eusse, préalablement, octroyé la permission. Cette bonne administration m'avait logé, dans la galerie, à deux pieds du plafond, parmi les braves et crasseuses gens du peuple qui exhalent une toute autre odeur que celle de leur honnêteté proverbiale.

Et ces relents suaves flottaient dans une température tellement élevée que je n'aurais jamais cru qu'une puce eût pu y respirer. Ce sont les petites misères et les petites contrariétés du métier!...

Je regrette cette malencontreuse aventure qui m'empêche de vous dire un bien immense de ce drame historique, en 10 tableaux, fabriqué par un compatriote, noble disciple et heureux imitateur du maître Ponsou du Terrail.

J'aurais voulu louer cette oeuvre, témoignage inéluctable de la verdeur et de la puissance de notre génie national, et qui n'a malheureusement qu'un tort: celui d'être écrite en prose.

G. DELOBELLE.

—L'alcoolisme fait de nos jours plus de ravages que n'en font la Peste, la Famine ou la Guerre.—GLADSTONE.



Toujours pratique, l'ami Ulysse (celui qui ne partage pas sa provision de tabac canadien). Il s'est promis d'acheter une caisse de bouteilles d'EAU DE RIGA, comme cadeau de fête à "sa chère". Demandez-lui pourquoi. Je ne puis plus entendre la musique de ses intestins en travail, répond-il.



"LA FORME LA PLUS PURE  
SOUS LAQUELLE LE TABAC  
PEUT ÊTRE FUMÉ."

Lancet.